

1822.



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée, N^o 25.

Robes en mousseline et en crêpe barège garnies de touillons. Chapeaux de paille d'Italie ornés de fichus brodés en soie.

PETIT
COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois : dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 25; chez COLLIN DE PLANCY, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 25; PAIN-PARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq S.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau

MODES.

COMBIEN je me trouve heureuse d'avoir quitté Paris et de pouvoir goûter quelques instans de repos; ce calme parfait dont nous jouissons à la campagne, l'air pur que nous respirons, et jusqu'au silence des bois, tout nous porte à réfléchir sur nous-mêmes, tout nous invite à penser. Ma chère Alfrida, ce bonheur que nous cherchons au loin est bien plus près de nous que nous ne le croyons. Les femmes devraient se tenir en garde contre les fausses images que leur en trace leur imagination trop vive : c'est elle qui les mène sans cesse au-delà du vrai, et leur promet des jouissances qui ne sont point dans la nature : ce sont de beaux songes qui ne laissent au moment du réveil que le regret d'avoir été



abusé. Les plaisirs dont nous sommes idolâtres doivent être proportionnés à l'étendue et à la capacité du cœur : il n'est point fait pour ces délices qui le transportent hors de lui ; ce sont des espèces de convulsions qui ne sauraient durer : mais il est une infinité d'autres plaisirs, qui, pour faire une impression moins forte, n'en sont que plus constans ; ces plaisirs s'offrent à nous chaque jour sous diverses formes et s'unissent au lieu de se diviser pour nous faire courir à leur poursuite ; ces plaisirs produisent dans l'ame une douce chaleur qui entretient sa force et la maintient dans une heureuse égalité. Par exemple, lorsqu'une promenade succède à une occupation sédentaire, elle est un plaisir sensible ; le repos en devient un à son tour, s'il a été précédé d'un peu de fatigue : tout ce qu'on fait peut être transformé en une sorte de plaisir s'il est fait à propos. C'est de cette succession bien entendue que la vie tire ses charmes : elle n'en a point pour qui ne sait pas l'entremêler d'occupation et de délassement, mais nous ne voulons pas comprendre que le plaisir s'achète, et que le travail en est le prix.

Nous ne pûmes entendre davantage de la conversation des deux jeunes dames ; mais nous étions à portée d'observer l'effet que produisait ce cours de morale sur l'une d'elle, qui se trouvait placée de manière à nous laisser juger par l'expression de sa physionomie, par l'attention soutenue qu'elle portait à écouter les sages réflexions de sa compagne, combien elle était pénétrée de la vérité de ses discours. Un homme, qui se trouvait à mes côtés, voulait parier que l'orateur féminin, qui venait de débiter ces belles maximes, était sans doute une femme déjà d'un certain âge, ou tout au moins bien loin d'être jolie. J'allais me récrier contre une présomption aussi outrageante pour les jeunes et belles femmes, lorsque très-heureusement cette dame retourna la tête et nous fit apercevoir des traits charmans, dont l'expression pleine de douceur était encore embellie par tout l'éclat que donne la fraîcheur de la jeunesse ; pour le coup, mon satirique personnage fut obligé de convenir qu'il existait encore des femmes assez heureusement nées pour concilier les avantages de la raison avec ceux de la beauté et de la jeunesse ; il fut même forcé d'avouer que l'on peut aussi allier l'élégance et le bon goût dans sa parure avec la simplicité des mœurs, la pureté

des sentimens et la justesse des pensées. Il confessa qu'une femme qui sait ainsi réunir toutes les qualités que la nature peut dispenser sur elle, est un objet d'admiration et d'amour. Les toilettes gracieuses de ces deux jeunes femmes relevaient encore tous leurs charmes : une robe blanche en percale garnie de crevés, placés de manière à former deux rangs de coquilles, un corsage marqué par des crevés et des entredeux; un chapeau de paille d'Italie qu'attachait un fichu de barège, dont les bords étaient brodés en soie; une ceinture assortie; voilà ce qui composait leur parure aussi fraîche qu'élégante.

On porte avec des robes de mousseline de couleur, des fichus-corsage en tulle uni, une petite gance plate très-fine marque des damiers sur le fond du tulle, ce qui produit un effet charmant.

L'inconstance de nos goûts en mode semble nous porter à abandonner les dons de Flore pour nous parer de ceux de Cérès et de Pomone; jusqu'à présent il nous est facile de nous embellir de leurs productions : passe pour les cerises, les groseilles, les épis, dont on voit nos chapeaux surchargés, mais lorsque viendront les fruits à noyaux, persisterons-nous à présenter sur nos têtes une corbeille de fruits, et à nous exposer à voir les oiseaux venir se percher sur nos têtes pour y béqueter leur nourriture?... Un mauvais plaisant prétendait hier que cette mode durerait jusqu'à la saison des melons....

A la dernière fête de Beaujon les chapeaux en gaze et les fichus en tulle noir étaient ce qu'il y avait de plus généralement porté.

CERCLE DES ARTS.

SÉANCE DU MARDI VINGT-HUIT MAL.

MM. Lenoir, Rembiclinski, Azaïs, Perrier.

LE Cercle des arts continue toujours d'attirer la société la plus brillante de Paris. Quoique vaste, le salon des séances est la plupart du tems insuffisant pour contenir tout l'auditoire, dont une partie est alors obligée de demeurer dans les

galles voisines. Les tableaux charmans qui ornent le local, l'élégance des toilettes, la richesse des appartemens, le luxe de l'ameublement, les attraits et les grâces des femmes qui composent la réunion, tout concourt à faire de ce lieu un séjour enchanteur, et l'œil n'a pas encore tout vu, tout analysé, lorsque l'attention est détournée d'un autre côté et que l'esprit vient réclamer ses droits.

La séance dont nous allons rendre compte, et qui est peut-être une des plus intéressantes de cette année, a été ouverte par M^r. Alexandre Lenoir, qui a continué la lecture de son cours sur les *Monumens de Paris*. Le palais des Thermes, dont il ne reste plus actuellement que la salle des bains, situé rue de La Harpe, dans l'emplacement du nouveau collège, et que généralement on suppose avoir été bâti par l'empereur Julien, vers l'an 357 ou 358 de notre ère, a fait l'objet de la première partie de son discours. Ce palais, habité par Clovis, et dont la durée s'est prolongée jusqu'au tems de Charlemagne, couvrait en grande partie la montagne Sainte-Genève, et étendait ses limites jusqu'à la rue Saint-Victor. M. Lenoir, après avoir cité les diverses opinions de plusieurs auteurs sur l'origine de ce palais, et parlé de sa magnificence et de la beauté de son architecture, est entré dans des détails curieux sur l'état de Paris à cette époque, sur les mœurs, les pratiques religieuses, les coutumes des Gaulois, les rites et les croyances des druides, et sur les causes premières des contes populaires les plus absurdes, tels que ceux de revenans, d'ogres, de géans, de fées, de châteaux enchantés, etc. Il a ensuite expliqué l'origine du proverbe : *Payer en monnaie de singe et en gambades*, en rapportant une ordonnance de saint Louis : cette ordonnance portait que tout individu qui introduirait un singe dans Paris paierait au fisc quatre deniers ; mais que celui qui ferait danser et jouer l'animal devant le public, serait exempté de la taxe.

Tant que M^r. Lenoir s'est renfermé dans les bornes de son sujet, malgré la lenteur un peu monotone de son débit, il a été écouté avec attention et plaisir ; mais il ne s'est pas assez rappelé ce judicieux avis du bon La Fontaine :

Ne forçons point notre talent,

Nous ne serions rien avec grâce.

Et à propos d'architraves, de chapiteaux, de bases, de voûtes et d'arceaux, il a fait d'une voix presque cassée une digression sur la mère des Amours, les Grâces, la cour d'Apollon, et a excité plusieurs fois le sourire sur les lèvres des auditeurs. Nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de retrouver ici les termes dont M^r. Lenoir s'est servi pour demander à l'assemblée la permission de s'absenter pendant quelques mois, les voici tels que notre mémoire nous les a rappelés.

« Au moment, a dit M^r. Lenoir, où les charmes de la nature et le solstice d'été rappellent les habitans des villes à la campagne pour y goûter la solitude et le repos, au moment où le berger suspend son chalumeau aux branches du chêne, et où le rossignol commence ses chants, j'éprouve le besoin de suspendre aussi ma lyre dans les bois. *En effet*, ce n'est que sous leurs ombrages que l'esprit se délasse et recueille de nouvelles forces; je vous prie donc, messieurs, de m'accorder un congé de quelques mois pour me reposer. L'accueil que vous avez bien voulu faire à mes travaux redoublera le zèle que je mets à vous satisfaire. Au mois de novembre prochain, lorsque ma *muse* rafraîchie sera plus digne de votre attention, je reviendrai au milieu de vous, et, encouragé par l'indulgence que vous m'avez montrée jusqu'à cet instant, je reprendrai la suite de mon cours sur les *Monumens de Paris*. »

Cette petite péroraison terminée, M^r. Lenoir s'est retiré au milieu d'un silence universel, dont chacun devinera aisément les motifs.

M^r. Rembiclinski s'est ensuite placé au piano, et, préludant sur l'air d'Emma, qu'il a pris pour texte, il s'est livré pendant une demi-heure environ à une improvisation peu remarquable à la vérité et peut-être trop remplie de réminiscences et de gammes, mais qui néanmoins décelait dans ce virtuose une grande facilité d'expression musicale et une connaissance profonde de son art. On a surtout admiré la touche brillante et la pureté d'exécution qui ont sans cesse dominé dans les divers passages de son thème. M^r. Rembiclinski, jeune Polonais, annonce un talent des plus distingués et une modestie qui en rehausse encore l'éclat. J'aime à prédire sa gloire future, et j'ose d'avance assurer qu'il justifiera pleinement les éloges que je lui décerne ici.

Je vais parler maintenant de la lecture faite par M^r. Azais, le spirituel auteur des *Compensations dans les destinées humaines*. M^r. Azais, en s'étayant de l'autorité et des recherches de nos savans les plus profonds, et principalement du célèbre M^r. Cuvier, a cherché à établir que le globe que nous habitons, passant successivement par des états analogues aux divers âges de l'homme, entraînait avec lui notre espèce, et la faisait participer aux changemens que ces différens états comportaient.

Nous ne ferons point ici l'analyse du morceau qui a terminé la lecture de M^r. Azais. Comme il est tout de pensées et de sentimens, il faudrait avoir sa plume élégante et toute l'*expansion* de son esprit et de son imagination pour se hasarder à le reproduire ici. Nous ne pouvons mieux comparer ce morceau qu'aux ailes brillantes d'un papillon, dont l'éclat et la fraîcheur se conservent tant que l'insecte n'a point été approché par une main profane, mais qui se décolorent et se flétrissent aussitôt qu'elles sont effleurées par le moindre atouchement. Il nous suffira de dire que ce morceau a excité le plus vif intérêt et qu'il a été couvert de nombreux applaudissemens lorsque M^r. Azais a cessé de parler.

Quelque entraîné que l'on soit par l'éloquence, l'esprit, la grâce et la prodigieuse facilité du discours de M^r. Azais, on ne peut s'empêcher cependant de trouver plus spécieuses que fondées les raisons qu'il apporte à l'appui de son nouveau système du monde. Ce système, selon nous, n'est autre chose qu'un roman rempli d'images vives, de légèreté, de suppositions charmantes, et d'aperçus vrais en eux-mêmes et faux dans leur application; un roman enfin qui peut plaire à l'esprit et même le distraire agréablement, mais qui n'aura jamais le pouvoir d'entraîner la persuasion d'aucune des personnes douées de cette raison que M^r. Azais suppose actuellement commune à tout le genre humain.

La séance a été terminée par l'air du sénéchal de *Jean de Paris*, chanté avec beaucoup d'agrément et de méthode par M^r. Perrier, simple amateur. La belle voix de M^r. Perrier a charmé autant que surpris l'auditoire qu'elle a retenu comme par enchantement malgré l'heure avancée; et des applaudissemens réitérés et nombreux ont marqué la satisfaction que l'on avait généralement éprouvée.

P. A. T.

VARIÉTÉS.

CE n'est pourtant point ici le jardin d'Armide, se disaient jeudi dernier divers admirateurs que le goût du plaisir et le besoin de la fraîcheur avaient attirés au jardin Beaujon ; mais cette brillante lumière que produisent des milliers de lampions, et qui vient se mêler au doux reflet de la lune, cette musique lointaine dont les doux accords viennent charmer vos oreilles, ou ces danses aériennes qui frappent vos regards, cette multitude de femmes charmantes qui semblent les nymphes irrésistibles de ces bosquets, tout ne retrace-t-il point les magiques descriptions du Tasse, si favorisé par les Muses, et tant admiré par les hommes !

La fête du jardin Beaujon était parfaite. La chaleur étouffante de la journée avait fait apprécier encore davantage les agrémens d'une réunion nocturne. Chacun semblait y venir rafraîchir ses idées, ranimer ses desirs, et adoucir ses souvenirs. Ceux qui, plus indifférens, ne cherchaient que des distractions en ont trouvé dans tous les genres, et chacun a rendu justice à la distribution des jeux et des plaisirs qui ont rendu cette fête une des plus agréables qui aient été données cette année.

On ne saurait surtout donner trop d'éloges à la danse des dames Frazi, qui, sur les légers fils d'archal qui les soutiennent, semblent des sylphes suspendus dans les airs pour charmer vos regards et fasciner votre imagination.

— On serait presque tenté de se demander si c'est pour rappeler, par une allusion piquante, les amours de Flore et de Zéphir, que l'on voit tant de jolies femmes, dont les grâces et la fraîcheur offrent une ressemblance parfaite avec la déesse des fleurs, se parer d'une étoffe appelée *zéphirine*, et qui semble en effet, par sa délicatesse et sa transparence, avoir été inventée par le dieu le plus léger, et destinée à la divinité la plus attrayante. Mais sans rechercher dans ce tissu nouveau une allégorie poétique, sans rechercher dans le dédale des frivolités, dont nous nous parons, l'origine de cette gaze charmante, faisons-nous au moins un devoir d'en recommander l'usage dans une saison où les ardeurs du soleil semblent nécessiter une nouvelle invention qui puisse tempérer ses rayons.

Cette étoffe se trouve à la *Fille d'honneur*, rue de la Monnaie, n°. 26, près celle de Bétizi. On vient d'y recevoir une partie considérable de nouvelles mousselines imprimées dans un genre tout-à-fait nouveau, et des tissus les mieux choisis. On a de plus l'avantage de les acheter à un prix des plus modérés, puisque d'après une occasion extraordinaire, on peut laisser à 3 fr. 10 sols celles qui se vendent partout 6 et 7 fr., et à 59 sols, celles de 5 fr. : cette modicité de prix, que l'on doit à un hasard, n'est nullement préjudiciable à la perfection de l'étoffe.

THEATRES.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

— La première représentation de *Régulus* devait attirer du monde. Le nom célèbre du général carthaginois intéressait le philosophe qui se plaît à approfondir les passions humaines, le jeune homme enthousiaste, qui se transporte à l'exemple d'un dévouement plein de grandeur d'ame; et les femmes elles-mêmes, les femmes, toujours sensibles à la gloire malgré la légèreté qu'on leur attribue, se sont empressées d'aller rendre hommage au nom d'un héros dont la bravoure, les malheurs et le supplice disposaient leur ame à un intérêt qui n'a pu que s'accroître par le succès de la pièce.

Le nom de M^r. Arnault, auteur de la nouvelle tragédie, a été entendu avec un intérêt qui est le plus favorable encouragement à un talent, dont le début a été si flatteur.

— On se prépare, dit-on, à jouer incessamment, au Panorama dramatique, *Bertram*, sujet tiré d'une tragédie anglaise, qui a été traduit par M^r. Nodier. On est étonné, et l'on regrette que le théâtre de la Porte Saint-Martin ne se soit pas emparé de cette pièce : la pompe de ses décorations, l'ensemble des acteurs et le vaste local de ce théâtre, tout aurait concouru à faire ressortir avec avantage les situations vraiment neuves où se trouvent placés les personnages qui paraissent en scène.

AVIS.

LES Abonnemens au *Petit Courrier des Dames* datent des 1^{er}. et 15 de chaque mois; les personnes dont l'Abonnement expire à ces époques, sont priées de le faire renouveler si elles ne veulent point éprouver de retard dans l'envoi de leur journal.

A ce numéro est jointe la planche 55.

Imprimerie de DONDÉY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N°. 46, au Marais.